

Altay Manço, écrivain frontalier ; « Métissages 100 % », un roman au service du contact culturel

Interview par Stéphanie Dujou

- *Altay Manço, vous avez un parcours professionnel en tant que psychologue et praticien formateur avec de nombreuses publications scientifiques. D'origine turque en Belgique, vous travaillez la question des migrations à l'échelle internationale. Pourquoi avoir traversé la frontière de la fiction ?*
- Je considère la mise en récit comme un artifice pédagogique en formation. Dans le cadre de mon métier de formateur, je me suis rendu compte que les idées circulent mieux à travers des histoires : on le dit souvent, mais ne le pratique que rarement ! Alors, j'ai commencé à raconter l'histoire des rencontres entre des gens, immigrés ou non. Ce qui se passe quand on met des personnes de cultures différentes dans des espaces communs. Pour finir, le passage à l'écrit fut progressif : de récits de vies lors de recherches sur des trajectoires migratoires ou d'insertion, je suis passé à un monologue pour le théâtre, la synthèse des précédents récits (« Turquie-Belgique : allers simples » qui introduit l'ouvrage *Turcs en Europe. L'heure de l'élargissement*, Paris, L'Harmattan, 2006 – NDLR). De récit en récit, c'était autant de tentatives d'écriture fictionnelle. Ce monologue est celui d'un ancien mineur parlant du haut de son nuage posthume. Il a été mise en scène à quatre reprises à Bruxelles, Liège et à Visé. Il a aussi tourné en lecture publique dans des écoles, notamment, lors du 50^e anniversaire de l'immigration turque et marocaine en Belgique en 2014. Une fois, un spectateur, sans doute d'origine nord-africaine, m'a interpellé : « *Monsieur, vous ne connaissez pas ma famille, comment avez-vous pu écrire son histoire ?* » C'était encourageant. Enfin, j'en arrive au passage au récit romanesque avec plusieurs personnages et des décors mouvants, le tout en interaction (*Métissages 100 %* écrit entre 2006 et 2012 et paru aux éditions de L'Harmattan – NDLR).
- *C'est une lente traversée de frontière...*
- Oui (rires). Si le monologue est de la bouche d'un mineur immigré de Turquie racontant sa vie à reculons, le roman parle, en revanche, de nous tous.
- *Nous tous ?*
- Oui, mais à travers les yeux d'une jeune femme issue de l'immigration qui regarde l'avenir : le roman essaye de décrire comment les éléments de

notre histoire personnelle contribuent à échafauder nos identités. Comment le regard des autres nous modèle. La marge de manœuvre que nous avons et dans quelles conditions.

- *Est-ce un récit autobiographique ?*
- C'est, en effet, l'histoire de ce que j'ai vécu, entendu, lu dans l'exercice de ma profession. Non pas dans le sens autobiographique *stricto sensu*, mais c'est ce que j'ai toujours voulu dire, sans avoir l'occasion de le faire dans le costume du chercheur/formateur. Certes, la construction du récit se cabre dans le contexte de l'immigration turque en Belgique que je connais bien, et tourne autour d'une jeune femme. C'est comme si elle donnait la réplique au vieil homme du monologue. Mais nous pouvons tous être le héros de cette histoire... L'objectif était, en effet, de proposer une histoire pour tous. J'ai voulu un récit rythmé à l'image d'une comédie romantique. Le langage est simple et l'humour y est un élément majeur. Je vise à ce que des acteurs migrants ou non, comme des enseignants et des élèves du secondaire supérieur, par exemple, mais aussi des apprenants de la langue française, se retrouvent autour de ce texte, un texte médiateur, un texte passeur de frontières, un outil pour intervenants.
- *Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur l'intrigue et les thématiques abordées dans le roman ?*
- Brièvement, l'histoire se situe au croisement inattendu de deux « routes de soi ». Une jeune femme issue de l'immigration faisant carrière dans la mode, en conflit avec ses parents traditionalistes, et un professeur d'histoire et de langues orientales dont la vie tourne en rond. Sur fond de négociations de l'adhésion de la Turquie à l'Union européenne (sujet régulièrement à l'affiche), nos héros sont menés d'aventures en épreuves, de Bruxelles à Istanbul, en passant par Marchienne-au-Pont, à la recherche de leurs idéaux. C'est le prétexte pour travailler deux axes identitaires aux sources de mes préoccupations scientifiques et pratiques : les identités personnelles et collectives : autant de frontières ethniques que nous construisons comme dirait l'anthropologue norvégien Frederik Barth. L'axe de l'identité personnelle, d'abord. C'est la fameuse question « qui suis-je ? », mais aussi « que m'a-t-on raconté sur mon identité ? » Il est possible d'introduire dans de simples dialogues quotidiens des considérations en génétique des populations... (rires). Le roman fait aussi un détour par le 15^e siècle : les racines de notre modernité, de notre modèle économique et de la globalisation par les voyages. Les migrations

- et la découverte de la diversité ne datent pas d'hier ! L'axe de l'identité collective, en suite. Elle est consubstantielle à la première. « Qui est européen ? » « Qui ne l'est pas ? » « Les Turcs et les Grecs le sont-ils ? » « Pourquoi les uns et pas les autres ? » « Si les Grecs et les Suédois sont européens et non les Turcs, les premiers sont-ils à ce point proches des uns des autres et à ce point différents des derniers ? »...
- *Pourquoi ce titre : « Métissages 100 % » ?*
 - Le secret est caché dans le détour initiatique par le 15^e siècle : les découvertes, les conquêtes, l'accumulation de richesses, l'invention du capitalisme, le besoin d'appropriation, la nécessité de construire des identités nationales face à l'éclatement des frontières naturelles, historiques et humaines. La preuve par l'étymologie : vous savez que « métissé » est un mot du 15^e siècle. On désigne ainsi les tissus mal tissés et par extension cela devient une péjoration pour signifier les enfants nés de l'union de blancs et de noirs. C'est alors que l'on s'aperçoit du chemin parcouru dans nos têtes à propos de la diversité : aujourd'hui, la musique ou la cuisine métissées, cela sonne sympa... Il reste pourtant du chemin et la crise des réfugiés du Moyen-Orient, par exemple, nous le rappelle. L'égalité des humains est comme un horizon toujours poursuivi, jamais atteint. Un ouvrage toujours à recommencer, tel Sisyphe sur sa montagne. Le lecteur aura vu que les chapitres s'égrainent à partir de 100 % et tendent vers 0, puis le compteur (ou le conteur - rires) recommence à 100 %. Magie du chiffre relatif, hypnose du *download* : les 100 parties courtes qui se bousculent à un rythme rapide, l'attente et le suspense visent une lecture rapide. Et cela m'a été confirmé par des lecteurs qui disent avoir dévoré le livre (pas très long, du reste) en une soirée.
 - *Comment peut-on être métis à 100 % ? On est métis moitié-moitié ? Ou, à la rigueur, on est quarteron. Le métis n'est justement pas « 100 % » ? ! Métis comme oxymore ?*
 - Exactement. Quand je me trouve devant un parterre de personnes issues de l'immigration, certains essayent de faire porter à mon texte une propagande pour des mariages mixtes... En réalité, peu m'importe qui marie qui ! Il y a plus de divorces que de mariages dans mon roman ! Mon propos est que l'on n'échappe pas aux métissages d'où que l'on vienne. Il est la condition de notre humanité. Nous sommes toujours faits des autres : lorsque l'on comprend et accepte que nous sommes des *métis*... cela nous rend... *sages*.
 - *Joli ! (rires) – parlez-nous justement de la réception de ce roman.*

- Oui, vous avez raison, quatre ans après la publication, on en est à l'heure des bilans. Plus de 1000 ventes à l'heure qu'il est... pas si mal paraît-il, pour un premier roman, hors Hexagone. Mais le véritable impact n'est pas là. Les faits se bousculent depuis la parution au rythme des retours que j'ai sur ce texte : plus de 220 emails, des échanges sur la page Facebook du roman, des confidences de lecteurs... C'est parfois comique, des collègues, des proches qui me demandent s'ils y apparaissent, certains s'amuse à se chercher dans l'histoire. Quelques-uns pensent même s'y retrouver ou identifier l'un ou l'autre... Parfois, cela laisse songeur comme cette femme qui se demande ce que sa vie aurait pu être si ses parents m'avaient lu... 20 ans plus tôt... C'est aussi tel responsable associatif turc de Bruxelles qui me dit avoir acheté et lu pour la première fois de sa vie un livre en français... Le chemin d'appropriation d'une langue autre qui me renvoie à moi-même par un jeu de miroirs : je suis un frontalier des langues. Francophone depuis mon adolescence, quand, lors de la rédaction de cette toute première fiction, je tombe nez à nez avec les règles de l'accord entre temps conjugués, règles non apprises et qui ne se sont jamais posées en problème rédigeant des analyses, voire une thèse, et non une narration. L'antériorité, la postériorité des temps, des règles exotiques que je contourne finalement par une écriture (presque) totalement au présent, ce qui a l'avantage de donner au récit cette impression filmique. Négociation, appropriation, contournement, voire détournement des normes de l'Autre, de la majorité : un roman c'est un chemin d'intégration. Et des invitations à présenter le roman dans des lieux habituels (bibliothèques locales, universités) et insolites (lieux de formation professionnelle, voire mosquées). Au rythme de plus de 50 dates en quatre ans, dans 46 localités, sept pays différents, je sollicite les personnes qui m'invitent et qui m'ont lu à parler du livre, c'est à eux que revient la présentation. Ils lisent des extraits qui les ont touchés. J'explique. Puis se lance un débat. Livre médiateur pour cerner qui nous sommes dans cet éclatement des identités qu'immigrés et accueillants partageons et qui nous transforme. « Qui sommes-nous en réalité ? » Dans le roman, les personnages découvrent beaucoup sur eux-mêmes et sur les autres. Des choses insoupçonnées. « Et si l'on commençait par maîtriser notre propre changement ? »... Intéressant : de nombreuses personnes issues de l'immigration fréquentent ces soirées littéraires au contact d'habitues de ce type de sorties culturelles. Tout un mixage. « Métissages 100 % » traite des mélanges refoulés dont nous sommes issus et de la veine

recherche de pureté ; il se diffuse également par les médias : une dizaine d'émissions de radio (dont des chaînes « ethniques »), 3-4 émissions de télévision (dont une en Turquie), près une trentaine d'articles de presse et sur le web, en français et en turc. Mais une traduction difficile et avortée vers cette langue... (ou une autre). Par contre, le livre a servi de trame pour le voyage scolaire à Istanbul d'une quarantaine d'élèves d'une école secondaire en milieu populaire en Belgique. Les élèves ont visité les lieux fétiches d'Istanbul porteurs de diversités, également pointés dans le roman ; en ont lu des extraits en public et se sont filmés. J'ai eu le grand bonheur de les accompagner. Et, avec leurs enseignants, ils se sont mis à écrire leurs impressions...

- *En tant que chercheur, qu'a pu vous apporter cette expérience ?*
- Les modalités de diffusion de l'ouvrage (lecture/débat/écriture/découverte) sont pour moi comme un « dispositif » de développement identitaire ou interculturel : comme si la fiction était au service de l'intervention interculturelle. Le roman est en réalité un producteur de contextes qu'il s'agit d'explorer et de valoriser en fonction des objectifs sociopédagogiques que l'on s'assigne, en lien avec le développement identitaire dans un contexte où forcément les références sont multiples. C'est aussi une invitation à un débat sur l'apport possible de la fiction (écrite, filmée, vue, entendue ou lue) sur nos démarches d'intervention interculturelle, ainsi que sur les conditions de cet apport. J'ai conçu ce livre comme un outil réflexif au service de l'éducation, voire de la formation continue des intervenants socioculturels. Est-ce un roman ou un outil de formation ? C'est encore une frontière... Je crois qu'une fiction est capable de mobiliser les publics éloignés des discours favorables à l'interculturalité à entrer dans un débat sur la richesse et les difficultés de la diversité culturelle. Elle est également capable de mobiliser les publics éloignés de la lecture/écriture à entrer dans une action citoyenne. Voilà encore d'autres traversées. La fiction, enfin, est capable, je crois, d'innover ou de compléter l'écriture académique dans nos matières.